

La couverture à points

Marie-Geneviève Cadieux

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cadieux, M.-G. (2011). La couverture à points. *Moebius*, (129), 37–44.

MARIE-GENEVIÈVE CADIEUX

La couverture à points

Une dizaine de femmes se tiennent en bordure des allées. Une bouteille dans la main droite, des bandelettes de bristol crème dans la gauche. Les élégantes qui résident à flanc de montagne ou au bord du fleuve se font accoster. Quant aux étudiantes et autres filles en jeans, elles passent la haie des parfumeuses sans recevoir un regard ou un sourire.

Il règne dans cette partie du rez-de-chaussée du magasin La Baie du centre-ville une atmosphère clinique et intrusive. Les néons et bulbes de lumière, les parfums : Poison, Infusion de tubéreuse, Eau du Coq, Fracas, Encre Noire, Sécrétions magnifiques, Cuir Ottoman... Les vendeurs s'approchent de William dès qu'il se penche vers un présentoir vitré pour admirer une bague en acier, à motif tribal. Il en possède une, offerte par Patrice, alias « Celui-qui-n'a-pas-cœur ». William s'entêtait à porter le bijou jusqu'à ce qu'il glisse de son pouce maigre. Depuis, une mince couche de poussière recouvre la bague qui trône sur une pile de magazines de design et autres publications destinées aux *hipsters*. Ce soir, William rangera la bague dans le tiroir de la table de chevet et les magazines dans une boîte. Elle ira en rejoindre une dizaine d'autres placées contre le mur de sa chambre.

William repère, derrière la vitre du présentoir, des genoux noueux, une jupe en rayonne. Sans lever les yeux, il demande où sont les couvertures à points. Ses aisselles piquent, la sueur perle à son front et imbibe son t-shirt. Il se redresse, pris d'un vertige. William n'a mangé qu'un potage et quelques biscottes depuis les dernières vingt-quatre heures ; trop stressé à l'idée de rencontrer son

médecin. Les étourdissements cessent après quelques secondes, mais la nausée, accentuée par le mélange des parfums, prend ses droits. La femme lui répond dans un français approximatif que la literie se trouve au 3^e étage «*but I am not sure*», que les ascenseurs sont à gauche, en ligne droite... «*Are you OK?*» Une autre vendeuse s'approche de la plus jeune en lui posant la main sur l'épaule. Elle fixe William droit dans les yeux. Il affiche un sourire pâle. La vendeuse explique à sa collègue que le monsieur cherche les «*blankets*» La Baie «*with the four colored bars*». William marche à sa suite jusqu'à l'étalage des produits promotionnels. Devant les piles de couvertures, il n'a pas le temps de remercier la dame que celle-ci a déjà tourné les talons, pressée de retourner derrière son comptoir.

Les couvertures à points sont repérables par leurs séries de lignes, habituellement noires, au dessus des barres de couleurs. «Celui-qui-n'a-pas-cœur» possédait une quatre points, suffisamment grande pour recouvrir deux corps. Elle était de tous les séjours en camping ou au chalet. Une nuit fraîche, Patrice a expliqué à William la signification des couleurs chez les Amérindiens.

William avait oublié cette histoire de couverture de laine de la Compagnie de la Baie d'Hudson jusqu'à ce matin. C'est en quittant le bureau du médecin qu'il a remarqué les vieilles couvertures d'hôpital en flanelle blanche avec leurs lignes bleues. Elles rendent les corps des patients anonymes, interchangeables. William glisse l'index sur les bandes de couleurs vives en comparant les significations des historiens aux siennes: le vert, couleur de vie, évoque sa mère... le rouge de la bataille lui fait penser à son père, le jaune soleil, c'est le sourire de Viviane à ses douze ans... quant au bleu indigo, presque aussi profond que le noir, c'est la couleur de l'ange exterminateur... William reste un bon moment planté entre les étalages à caresser la laine rugueuse. Il aurait aimé avoir une couverture piquée de mousses, de poils de chats, de poils pubiens. Une couverture avec une histoire, une odeur prisonnière des fibres. Mais celle qu'il a choisie sent le neuf.

William sort du magasin. Sur sa peau, le soleil du mois d'août. La matinée est vivifiante et l'excitation de la rentrée draine au centre-ville les gens d'un côté ou l'autre de la montagne. En temps normal, William serait en classe, à distribuer des plans de cours. Il ferait un court topo sur le design, déboulonnant au passage des concepts que certains croient nés de la dernière pluie. Il remarquerait l'écriture appliquée des filles aux lunettes à large monture, les t-shirts dont la blancheur contraste avec les muscles café au lait des garçons, les peaux qui sentent encore le soleil et le sébum. Pas encore enseveli sous les corrections, les cours à préparer, les réunions départementales ; William irait probablement au cinéma le soir venu avant de rentrer chez lui.

Trois femmes sortent du magasin à la suite de William. L'une se tourne vers les deux autres et leur propose d'aller manger libanais pour le dîner. William doit manger pour ne pas s'effondrer. Il sent monter en lui un vertige insupportable. Il traverse la rue à la hâte, évitant de justesse une voiture qui continue sur sa lancée en klaxonnant. William se dirige vers le square Phillips. Mais il n'y a pas d'emplacements discrets pour pleurer au square Phillips.

Cinq mois plus tard

Martine, la bénévoles, entrouvre la porte de la chambre. Elle a pris soin de mentionner que quoi qu'il arrive, problèmes ou sentiments difficiles, Viviane n'a qu'à quitter la pièce et à la rejoindre à l'infirmierie située au bout du couloir, porte droite. Dans pareilles circonstances, l'équipe de bénévoles s'assure de respecter les dernières volontés. « Sois à l'aise ma grande, sois sans crainte. » Viviane hoche la tête. Martine lui prend la main quelques secondes avant de reculer, puis de tourner le coin.

Viviane écoute les pas s'éloigner dans le couloir. Elle attend que Martine soit à une distance appréciable pour entrer dans la chambre de William. Elle pose sa main sur l'embrasure de la porte, lutte pour ne pas se raviser. « Fixe la fenêtre, va vers elle. C'est en ligne droite. Le lit est à ta gauche. Quand tu seras rendue à la fenêtre, tu tourneras la tête. »

*

Viviane est arrivée il y a moins d'une heure, en taxi. La voiture a roulé près de quarante-cinq minutes, quittant tour à tour la ville, puis la banlieue pour la campagne avant d'entrer dans les terres. Arrivée à la maison, une demeure ancestrale dans son fourreau de vignes dépouillées, une dame vêtue d'un manteau couleur moutarde l'a accueillie gentiment. Elle connaissait son nom. Ensemble, les deux femmes ont pris des escaliers et des couloirs aux couleurs fanées : rose des bois, bleu Sainte-Vierge, vert tendre des publicités vintage de 7UP. L'un d'eux débouchait sur une petite cuisine. Martine a invité Viviane à prendre un café et des biscuits. Elle lui a demandé pour le lait, pour le sucre. Quand Viviane s'est mise à grignoter, Martine est venue s'asseoir devant elle aussi doucement qu'un chat. «Ton frère n'était pas seul ce matin.» Silence. «Tu savais qu'il enseignait le design à l'Université Concordia? Il nous en parlait souvent... il a même fait une petite conférence dans la salle commune. Elle était bondée cet après-midi-là. OK, bondée est un grand mot!» Viviane a posé son biscuit à peine entamé puis s'est ravisée. Elle l'a trempé dans le café tiède.

*

Du corps, seule la tête est visible.

«Allo». C'est le seul mot qu'elle parvient à hoqueter. Le goût sucré du biscuit lui revient en bouche. De ces biscuits, elle n'en mangera plus.

Les joues du frère aîné sont creuses, couvertes d'une barbe rousse de trois jours. Ce n'est pas un étranger, mais c'est tout comme. Les années l'ont transformé en homme et le cancer a agi comme une gouge. Pour la maladie, il n'était que de la glaise que l'on additionne, que l'on soustrait. Viviane regarde suffisamment son frère, question de taire la peur et, par le fait même, l'envie de crier. Crier à la maladie. Crier sa colère envers ses parents qui ont laissé fuir William vers la ville. Parents qui ont à peiné évoqué le nom du frère durant les onze dernières années.

Viviane tire lentement la couverture de flanelle. William se dévoile. Son corps épilé repose sur une housse de plastique verdâtre qui accentue la couleur de mort de la peau. Son pénis a des allures de bouton de rose.

Sur la table de chevet, un bol d'eau et une éponge bleue sous laquelle se trouve une carte. Le papier est blanc cassé et un héron bleu stylisé figure au centre. On dirait qu'il a été fait au pochoir. L'écriture de son frère est penchée et manque d'assurance. Elle traduit sa fragilité. Viviane pose la carte et glisse un doigt dans l'eau. Il en ressort tiède, légèrement parfumé. Elle prend l'éponge et la trempe dans l'eau. Viviane l'essore une première fois, puis la serre de nouveau en son poing au-dessus du torse de William. Elle aimerait le voir monter et descendre au rythme de la respiration. Elle aimerait. L'eau coule sur le corps et l'avant-bras de Viviane.

Après avoir épongé le corps avec une serviette, elle reprend la carte. Sous :

1. *Lave-moi petite sœur*
elle lit

2. *Borde-moi.*

Viviane balaie la pièce du regard. Une boîte se trouve sur la commode. C'est le seul objet laissé dans la chambre. Elle l'ouvre et en sort une épaisse couverture La Baie en laine piquante. Elle hésite, regarde de nouveau dans la boîte. Il ne s'y trouve qu'un trousseau de clés avec une étiquette en cuirette. La respiration de Viviane est entravée par une brique invisible, un tas de laine glissé entre les poumons et les os de la cage thoracique.

William a quitté la demeure familiale un jour d'école, durant les chaleurs de juin. Elle était partie le matin sans le voir : il était tôt, il se levait tard. Puis elle était rentrée en fin d'après-midi pour apprendre que son grand frère avait quitté la maison en direction de Montréal. « Pour aller vivre sa vie toute croche » a marmonné son père au souper. Sa mère : « C'est un grand garçon, bientôt un homme. Ne t'inquiète pas... » Et presque en chuchotant : « Il va revenir nous voir. » Sa mère n'a pas plus enchéri. Ce soir-là, Viviane s'est accoudée à la fenêtre de sa chambre. Le lampadaire éclairait la fenêtre du voisin. Un carton avait été posé au-dessus du climatiseur, collé à l'aide d'un

ruban jaune. Le ronronnement sourd et monotone est un point d'appui pour glisser dans sa peine sans perdre pied. Un détail est remonté de sa mémoire: un tas de riz cuit près d'une poubelle qu'elle a croisée en fin d'après-midi sur le chemin du retour. Elle a cru quelques minutes à un tas d'œufs d'insectes de par l'aspect jaunâtre et l'effervescence de mouches et de fourmis attirées par l'aliment. Vers deux heures du matin, la voix de sa mère filtra au travers de la porte. Viviane n'a pas porté attention aux paroles. Distraite, elle s'est couchée sur son lit sans drap pour se laisser couler dans le sommeil.

Viviane déplie lentement la couverture. Un sachet de lavande tombe au sol. Elle couvre le corps, prend soin de mouler jambes, bras, épaules.

3. *Tu me manques.*

*

Il est près de minuit lorsque Viviane pousse la porte du condominium de son frère. Un peu de neige s'y engouffre. Elle cherche à tâtons le commutateur. Il règne une odeur de renfermé et d'humidité. L'appartement, en long, compte une cuisine, un salon double – qui sert de salle à manger, de salon et de bureau –, ainsi qu'une chambre.

En entrant dans la salle de bain, elle voit un vieux mouchoir décomposé dans l'eau de la toilette. Elle tire la chasse et ouvre la porte de la pharmacie. Une étagère complète est occupée par les bouteilles de comprimés. Toujours les deux mêmes noms: celui d'un médecin, celui de son frère. Entre la toilette et le bain, un porte-revues. Elle y trouve un magazine américain dont la date de parution remonte à six mois.

Viviane ouvre la fenêtre de la cuisine et celle du salon pour faire circuler l'air. Elle entre dans la chambre. Elle devra changer les draps du lit. Il y a des cheveux sur l'oreiller. Dans le tiroir de la table de chevet se trouve une enveloppe entourée d'un élastique sec qui se rompt. Sur les photographies, elle reconnaît le pont de Brooklyn. Une autre montre des graffitis sur un solage. Certaines mettent en scène un homme assis sur le futon du salon, cuisses

écartées moulées dans un jean, le sourire salace. Une autre, comique, avec le même homme qui rit, une culotte sur la tête. Elle range les photographies avec soin, comme si son frère allait découvrir son manque de discrétion.

Cette nuit-là, Viviane rêvera que son frère et l'homme sur les photos sont couchés dans le lit, contre elle, et qu'ils chuchotent. Puis ils cesseront, mais continueront à bouger.

Elle se sentira seule.

